

supplément littéraire et artistique

**deux ans après,
où en est
le festival d'art dramatique**



des collèges métropolitains?

Le Royaume des pique- assiettes

Ça lance énormément...

Les pique-assiettes, Bouddha me pardonne, sont devenus des rats de lancement. L'alcoolisme nous guette au détour d'un frisson littéraire. Car, c'est bien connu, on va à un lancement autant pour le vin que pour le lancé.

Mais vérification faite, les lancements ne sont pas si pénibles, ils sont même très agréables et très enrichissants. On y rencontre la faune intellectuelle qu'on méprise quand on la lit mais qu'on admire quand on lui jase. Ce phénomène s'est produit pour nous cette semaine alors que nous avons assisté ou aurions pu assister à quelque quatre lancements. Aux Editions du Jour, "TROIS JOURS EN PRISON" de Jacques Hébert; à la Cité des Livres, une trilogie d'un dénommé Clément Cazalais (Doctor in omnibus secundum se ipsum): "Conseils à mon grand-père", "Joyeuses fratrasies", "Poèmes prémédités"; aux Editions Image et Verbe, on lançait "Je", de Denis Vanier, avec dessins de Reynald Connolly.

Les pique-assiettes vous exhortent à lire tous ces bouquins. (Voilà. Nous avons fait notre B.A.)

Invitations Beaux-Arts

A la Galerie Camille Hébert (2075 Bishop), jusqu'au 21 avril, Dumouchel. André Prud'homme, sculpteur, expose à la Galerie Libre, 21100 rue Crescent, et ce jusqu'au 13 avril 1965.

Lorsque nous ne serons plus là...

La présente livraison du supplément est la dernière de la saison. Dorénavant — et jusqu'à septembre prochain — les pique-assiettes ne seront plus là pour égayer votre horizon culturel. Et c'est avec beaucoup de nostalgie que nous nous permettons de vous souligner les principales manifestations artistiques qui se dérouleront... lorsque nous ne serons plus là (les mots d'ordre des pique-assiettes ayant toujours été suivis, aucune crainte là-dessous: vous y serez).

Dans le domaine littéraire, la priorité va au "Septième Salon du Livre de Montréal", qui s'ouvre jeudi prochain. Véritable festival culturel, le Salon est l'événement littéraire de l'année. Chaque semaine, des maisons d'éditions de plus en plus nombreuses publient des romans, des essais, des recueils de poésie écrits par des auteurs d'ici. Ce serait bête de votre part de les ignorer.

Côté théâtre, après le Festival d'Art Dramatique du Dominion, ce sera "Le Festival d'art dramatique des collèges métropolitains", du 19 au 25 avril, en la

salle du Gesù. C'est à ne pas manquer.

La vie cinématographique québécoise n'aura jamais été aussi intense que dans les prochains mois. Une dizaine de films "canadiens d'expression française" prendront l'affiche dans nos salles. Notons: "Caïn", de Pierre Patry et Réal Giguère; "La corde au cou", de Pierre Patry; "Poussière sur la ville", d'Arthur Lamothe; "La Fleur de l'âge", une co-production internationale à laquelle a participé l'ONF; "Animalis pestilens", fruit de l'imagination de Crawley Films; "Minuit Chrétiens", produit par l'ONF, réalisé par Gilles Carle; "La Folle", d'un cinéaste indépendant, Camil Adam.

Vous seriez mal venu de vous plaindre de la pauvreté culturelle de la métropole.

Le Sacre du Printemps

Quarante-quatre artistes canadiens ont été acceptés au 82ème Salon du Printemps du Musée des Beaux-Arts de Montréal, lequel se tiendra du 9 avril au 9 mai. Les oeuvres de ces 44 artistes ont été choisies parmi 1,079 envois. On y retrouve les noms de Marcel Barbeau, Jean McEwen, Mario Merola, Claude Tousignant, Guido Molinari, Takao Tanabe (Vancouver).

Croyez-le ou non, malgré la poussière et la laideur des salles d'exposition, le Printemps est au Musée de la rue Sherbrooke!

Récital d'orgue André Mérineau

Le public montréalais est de nouveau convié à un récital d'orgue à la Salle Claude Champagne. En effet, le lundi, 26 avril prochain, André Mérineau, organiste titulaire de l'église St-Vincent-Ferrier à Montréal, donnera un récital sur les orgues Ruffatti récemment inaugurées. Il est à noter que Montréal possède désormais un orgue sur la scène et que dorénavant l'organiste est à la vue du public.

M. Mérineau est bien connu dans notre milieu musical. En 1949, il obtenait le premier Prix Casavant pour orgue, puis, en 1950, un premier prix d'orgue au Conservatoire de Musique de la Province de Québec, et deux ans plus tard un premier prix d'harmonie à la même institution.

Boursier de la Province de Québec, en 1953 il était admis au Conservatoire Ste-Cécile de Rome. La même année, il devenait organiste adjoint à la Basilique St-Pierre de Rome. En 1957, le Conservatoire Ste-Cécile lui décernait, avec summa cum laude, des diplômes d'orgue et de composition. Pour souligner ses états de service à St-Pierre de Rome, le Saint-Siège le décorait de la Croix du Latran.

Boursier du Conseil des Arts du Canada en 1959, il consacra une année entière à l'étude de l'oeuvre intégral d'orgue de J.-S. Bach avec Fernando Germani à Rome. Cette même année, il fut nommé professeur intérimaire

pour les classes d'orgue, d'harmonie et de contrepoint au Conservatoire Ste-Cécile de Rome.

André Mérineau est professeur titulaire des classes d'harmonie et d'improvisation à l'orgue au Conservatoire de Musique de la Province de Québec à Québec.

Il a donné de nombreux récitals au pays et à l'étranger, ainsi qu'à la radio et à la télévision canadienne. Il a inscrit à son programme des oeuvres de Frescobaldi, Albinoni, J.-S. Bach, Frank, Claude Champagne,ournemire, Manari, Torres et Duruflé.

Double mesure: radio, disques, etc.

(par R.P.) — Avec Pierre Bourdon, pilier de l'émission étudiante "Double mesure" (CBF, samedi, 1 h. 30 p.m.), une trop brève entrevue téléphonique. Attisé par des rumeurs de grand changement à cette émission déjà très intéressante, nous demandons à Pierre Bourdon de nous dévoiler des projets, "pas nécessairement définitifs mais très probables".

De grands changements à "Double Mesure". Que donc! "La durée de l'émission passera vraisemblablement d'une demi-heure à une heure. Elle ne sera plus le samedi après-midi, mais bien le dimanche soir, avant "Le Cabaret du soir qui penche" de Guy Mauffette. L'émission, diffusée en direct, mettra en vedette des

chansonniers, comptera un plus grand nombre de chroniques (éditorial, billets, commentaire sur la vie des arts par Michel Garneau), avec participation plus grande de l'auditoire. Après l'émission — ceci demeure encore à l'état de probabilité — un spectacle "de boîte à chansons" et un ciné-club. Tout ça, gratuitement".

Au "phénomène double mesure" sera relié un disque, un long jeu de Pierre Bourdon — qui est aussi chansonnier — où il sera accompagné par le Trio de Paul Baillargeon. "Le long jeu sera associé à l'émission, à la notion de DOUBLE MESURE, puisqu'il sera composé de deux pôles d'attraction: une partie fantaisiste, une partie sérieuse. Un spectacle de

chansons, enregistré en studio".

Le recueil de poèmes, ça c'est encore plus original. Toujours dans cette notion de DOUBLE MESURE, le recueil de Pierre Bourdon sera composé également de textes et de photos. Insistons: nombre égal de textes et de photos. "Tellement qu'on ne saura plus si ce sont les photos qui accompagnent les textes ou les textes qui accompagnent les photos..." Voilà qui est bien dans l'esprit de "Double Mesure"!

Fin de l'entrevue. Appel d'un ami de Bourdon, qui nous souligne que ce jeune chansonnier-poète sera l'invité du "Club des Jnobs" (Jeunesse Oblige, lundi soir, CBFT) quelque part dans le mois de mai.

Après trois ans de travail figolé, c'est pas trop tôt.

Jacques Labrecque redécouvert

Qui ne connaît pas Jacques Labrecque, le folkloriste avec sa grosse face ronde, son paletot de chat-sauvage et ses chansons. Mais, allez l'entendre chez lui, à sa boîte à chanson, et vous y trouverez un Jacques Labrecque très différent de l'image traditionnelle qu'on s'en fait.

En ouvrant sa boîte, il voulait qu'il y ait à Montréal un lieu qui soit l'image du Canada français, où pourraient se retrouver les siens et les étrangers. C'est là qu'il nous reçoit et surtout qu'il nous parle directement, sans détour. Y a-t-il meilleur endroit pour se dire ses vérités et se comprendre qu'assis en face d'un bon repas? Puis il chante. Le folklore n'est pas un repli sur le passé, mais une force qui nous projette vers l'avenir. S'il chante Kino l'Indien, Ti-Paul le draveur, c'est pour que nous soyons fiers de notre passé, de notre race, et que nous voulions toujours devenir plus grands. Non pour que nous demeurions des trappeurs, mais pour que nous soyons des politiciens, des professionnels et des ouvriers qui luttent pour

leurs droits, pour la justice, dans le respect des autres hommes, travaillant à faire un Canada français fort. S'il chante "La Parenté", c'est pour nous parler de nos grands-pères, habitants, mais aussi pour nous parler de toute notre parenté d'aujourd'hui: Jacques Hébert; "Mon oncle Nikita qui aurait aimé ça venir icite manger du Golden Bantam avec nous autres, et nous dire ce qu'il avait à nous dire." — "La Parenté, quand y sont là, on a hâte qu'y partent, mais lorsqu'y sont partis, on s'aperçoit qu'on ne les a pas connus..."

Jacques Labrecque a fait souvent le tour de sa province et a séjourné sept ans en Europe; cela lui a fait voir bien des choses. Chez lui, pas de grandes idées, mais un homme qui aime les autres hommes et vous dit bien franc ce qui ne va pas; il s'attaque aux éteignoirs qui bloquent notre réalisation et soutient ceux qui travaillent les yeux fixés vers l'avenir et qui voient grand. Il vous dit ces choses entre deux couplets de chanson en vous regardant droit dans les yeux. Toute une chaleur se dégage

de lui, dans ses yeux vous voyez qu'il vit ce qu'il dit; cette sincérité, qu'elle est rare à notre époque!

"Bien sûr," me dit Jacques Labrecque, "les pseudo-intellectuels qui me regardent de haut et les jeunes qui ne viennent pas me voir parce que je suis de l'autre génération." Hé bien, moi, je vous dis: allez le voir, allez voir si cet homme qui lutte depuis des années est tellement croulant, allez voir surtout si vous ne trouverez pas plus d'humanité chez lui que chez beaucoup de nos penseurs d'avant-garde. Présentement, au Québec, nous suffoquons sous des tonnes d'idées, mais nous nous desséchons par manque d'humanité et d'amitié.

Pour mieux comprendre ce que j'essaie d'exprimer, allez rencontrer Jacques Labrecque, allez lui parler franchement, puis vous comprendrez. C'est un des nôtres qui travaille dans son coin pour notre avancement, c'est quelqu'un qui a quelque chose à dire, c'est quelqu'un qu'il faut rencontrer, qu'il faut écouter.

Serge LUSIGNAN

"JE PREFERE LA REVUE DES SPECTACLES" "INFORMATION RELATIVEMENT COMPLETE" "NON, IL N'EST PAS LU!"

Notons, avant de commencer, que quelques personnes ont donné une réponse négative devant la question "Lisez-vous le Supplément". Cependant, ils ont pour la plupart spécifié que ce fait était dû à un manque de temps ou à un désintéressement devant les manifestations en matière artistique.

D'autre part, les réponses positives se sont avérées fort variées...

● Pourquoi lisez-vous le supplément artistique ?

— Pour m'informer des activités artistiques ayant cours à Montréal; j'ajouterais que cette information est assez complète dans la revue des spectacles, et la cote humoristique généralement fort succulente.

— Les critiques de livres ou autres m'intéressent: il est toujours bon de connaître l'opinion des autres.

— Le Quartier Latin est distribué gratuitement. Nous les radins, nous en profitons.

— Les articles du Supplément m'intéressent car ils sont écrits par les étudiants qui sont des jeunes de mon âge, de mon milieu. Les textes sont généralement bien structurés.

— C'est une des seules choses qui ne se rapporte pas à la politique, considérant que, pour moi, le Quartier Latin est un grand éditorial! Je ressens le besoin d'un changement, je désire un texte neutre, ce que je retrouve dans le supplément.

— Parce qu'il est dans le Quartier Latin. Alors, par le fait même, je lis et en détails, par l'intérêt qu'il suscite en moi...

● Que préférez-vous dans le supplément ?

— Je préfère la revue des spectacles qui nous dirige très fréquemment dans notre choix de spectacles.

— Me plaisent les reportages en opposition aux critiques.

— Rien ne me plaît particulièrement dans le supplément. J'apprécie l'ensemble, plaçant généralement les textes sur un même niveau.

— La mise en page est merveilleuse.

● Que reprochez-vous au supplément ?

— Les critiques, qui sont souvent superficielles, prétentieuses.

— Une trop grande subjectivité dans les critiques.

— Un trop grand nombre de mots en face d'un manque d'information.

● Croyez-vous que le supplément vous donne une information valable ?

— Oui, l'information est relativement complète.

— Je crois que nous pourrions retirer plus d'information quant aux expositions.

— L'information pourrait nous renseigner d'avantage sur les spectacles dont les prix sont abordables pour les étudiants. Je pense aux spectacles présentés à la Place des Arts, par exemple (!).

— L'information est d'autant plus valable qu'elle envisage toutes les manifestations artistiques dans une perspective étudiante.

● Croyez-vous que le Supplément est beaucoup lu sur le campus ?

— Oui. Le Quartier Latin est lu le jeudi à cause du Supplément. C'est du Supplément que nous parlons surtout dans notre Faculté.

— Oui. Mais je ne sais pas pour les autres.

— Oui, je crois.

— Non, pas tellement. Je crois qu'il s'adresse à des gens trop spécialisés. Mais je le lis moi-même.

— Non. Pas dans ma faculté du moins (Faculté des Sciences).

— Non, il n'est pas lu. Parce qu'il est de même inspiration que le Q.L. régulier.

N.D.L.R. — Tout le monde croit que le Supplément n'est pas lu, mais tout le monde le lit!

● Croyez-vous que la publicité ait été bien faite quant aux activités présentées sur le campus? troupe de théâtre, boîte à chansons...

— Oui, spécialement pour le NTU. Ce qui a apporté de très bons résultats.

— La publicité a été assez bonne, mais on aurait pu faire davantage pour la boîte à chansons par exemple.

— Oui et j'espère qu'elle continuera ainsi dans le futur.

● Avez-vous une suggestion pour l'amélioration du Supplément de l'an prochain ?

— Une meilleure mise en page.
— Des critiques de cinéma plus élaborées.

— Des articles plus objectifs.

— ... une critique des critiques...

— Nous aimerions y trouver des oeuvres littéraires d'étudiants, un peu à la manière de votre excellent Supplément de Création.

— Plus d'articles sur les artistes québécois.

— J'aimerais bien qu'on parle d'architecture dans vos pages,

cela compléterait votre rubrique "Beaux-Arts".

— Je n'ai rien à suggérer, il est merveilleux comme ça.

— Plus de photos.

● Avez-vous d'autres remarques d'ordre général ?

— Je crois que le Supplément réunit des collaborateurs pour lesquels le Supplément n'est qu'un tremplin psychologique, un endroit pour se défouler. (...).

— Le supplément est une entreprise formidable. Quoiqu'il y ait encore des lacunes, pour une première année, le travail a été excellent.

Nous avons été heureux de remarquer que le Supplément Artistique est lu sur le campus. Nous remercions les étudiants qui ont bien voulu nous donner leur opinion en se fondant sur des faits très précis. Ces informations nous seront précieuses en vue du Supplément Artistique 65/66.

Place aux arts sur le campus!

Si la saison fut des plus actives dans les milieux artistiques de notre cité, il en fut de même sur le campus où certains organismes telle la Société Artistique ont réussi, par diverses manifestations qui se sont échelonnées tout au long de l'année académique, à donner un nouvel essor à notre vie artistique.

Ainsi, nous pouvons noter la fondation d'une nouvelle troupe de théâtre, le "Nouveau Théâtre Universitaire" qui donna l'occasion à plus d'un étudiant de faire ses premières armes sur les planches. Cette troupe fit d'ailleurs ses preuves en montant "La Tête des autres" de Marcel Aymé. Pa-

rallèlement à cette initiative, l'Atelier de Théâtre a poursuivi ses activités en organisant des cours de mime, de diction et de mise en scène. L'Atelier a aussi participé au festival de l'Association Canadienne du Théâtre Amateur Universitaire où elle s'est meritée les éloges de la critique.

On ne peut pas passer sous silence la création d'une boîte à chanson qui a permis de révéler aux étudiants de nouveaux talents. Dans le domaine littéraire, on a vu naître une nouvelle revue "La barre du jour" une initiative des plus valables prise par quelques étudiants de la Faculté des

Arts. On peut mentionner aussi les publications des Presses de l'AGEUM qui ont aidé grandement certains étudiants en leur fournissant un moyen de se faire connaître du grand public.

Bref, l'année académique fut marquée par plusieurs événements artistiques tels qu'expositions de peinture, films du Ciné-Campus et autres occasions qui ont manifesté l'intérêt grandissant que portent les étudiants à certaines formes d'art. Il est donc souhaitable de voir cet intérêt grandir et d'en favoriser l'éclosion au sein de notre gent étudiante.

Jules ARBEC

Paesano vous invite...

**ENEZ SAVOURER NOS DELICIEUX PLAST
TYPIQUEMENT ITALIENS**

Vous trouverez une atmosphère qui vous rappellera les charmes et les parfums subtils de l'Italie.

Ce petit coin de paradis vous aidera à oublier la solitude des études.

**RESTAURANT PAESANO
731-8221**

5192, Côte-des-Neiges
près chemin de la Reine-Marie

Les concerts J.M.C. et les étudiants

Depuis deux ans, les Jeunesses Musicales du Canada organisent des séries d'abonnement pour des concerts présentés à la Place des Arts. Ce sont les mêmes solistes, le même orchestre, les mêmes chefs que les concerts d'abonnement régulier pour le grand public.

L'an dernier, 200 abonnements avaient été vendus sur le campus; à McGill, mille! Et nous serons les premiers à protester de l'envahissement anglo-saxon à la Grande Salle!

Les plus grands chefs et solistes participeront à la série de la saison prochaine. Une annonce publicitaire décrivait la semaine

dernière les participants de ces huit concerts, il serait fastidieux de les reprendre ici. Mais nous insistons sur la QUALITE de ces manifestations.

On nous avertit aussi, pour les étudiants définitivement sans-le-sou, que les chèques peuvent être antidatés au 1er juillet 65.

C'est une chance à ne pas manquer.

le théâtre

AU COURS DE LA SAISON '64-'65

Enfin, du théâtre d'ici

En même temps, quatre pièces canadiennes d'expression française ont tenu l'affiche dans les théâtres montréalais. Autrefois, quand une seule pièce (de Dubé, de Gélinas ou de Languirand) était jouée, le public se réjouissait mais, au fond, ne croyait pas tellement au théâtre québécois; il le considérait comme un phénomène marginal, presque comme un mal nécessaire. Mais aujourd'hui la situation a changé. Le public s'est intéressé à la production locale à tel point qu'on a dû ajouter des représentations au programme prévu. "Les Beaux Dimanches", "Une Maison... un jour", "Klondyke" et "Pain-Beurre" ont suscité peut-être quelques critiques acerbes, mais le phénomène de l'apparition soudaine et simultanée de cette dramaturgie

québécoise en a captivé plus d'un. Le public voulait voir ces pièces. Enfin, nous avons un théâtre d'ici, s'est-on dit.

Et ce n'est pas fini. Le Festival de l'ACTA présente, en une semaine, sept pièces canadiennes, dont six d'expression française. Devant ces faits, on ne peut plus nier l'existence d'un théâtre québécois.

Dans un autre domaine, les meilleures pièces présentées (à part celles dont nous avons parlé), l'ont été dans des salles et par des troupes assez peu connues du grand public. Les Apprentis-Sorciers avec "La Visite de la vieille dame", Les Saltimbanques avec "L'Opéra noir" et "Le Tigre", l'Egrégore avec "Victor" et le duo Beckett-Ionesco, semblent bien être les troupes qui ont le plus con-

science du renouveau théâtral qui apparaît actuellement. À côté des productions traditionnelles du TNM ("Le Système Fabrizzi", "Le Grand Guignol"), ces troupes font figure de maître et laissent prévoir sinon un embourgeoisement progressif des vieilles troupes, du moins la nécessité de repenser le théâtre en fonction du milieu. Il est important que ces troupes puissent apporter quelque chose de neuf. Ce sont elles qui donnent actuellement l'orientation de notre future production théâtrale.

Et, à cause de cela, on se demande pourquoi le Théâtre-Club qui nous avait présenté, il y a quelques années, des spectacles étonnants, "Caligula", par exemple, n'a rien produit cette année. Nous n'avons pas les moyens de nous per-

mettre la disparition d'une troupe aussi importante que celle-là.

D'ailleurs, le Ministère des Affaires Culturelles n'offre-t-il pas des subventions de 4,000 et 6,000 dollars, selon la catégorie des pièces, aux troupes qui présentent des productions québécoises? C'est bien peu, dira-t-on, mais c'est sûrement là un stimulant efficace pour nos auteurs, puisque ceux-ci peuvent retirer le quart de ces subventions.

Un autre phénomène important est celui des tournées en province. "Patate" et "Les Beaux Dimanches" ont voyagé de Montréal à Québec (de même pour "Une Maison... un jour") passant par Drummondville, Sherbrooke, etc. Nous assistons, non pas à une décentralisation du théâtre, mais à

la création, dans différents milieux, de publics intéressés au théâtre qui pourront, par la suite, permettre l'apparition de troupes locales.

Signalons en terminant que Le Rideau Vert et Les Apprentis-Sorciers iront en Europe, l'été prochain, présenter du théâtre québécois. "Une Maison... un jour" (Le Rideau Vert) et une pièce probablement de Claude Levac, (Les Apprentis) permettront au public européen de se rendre compte, s'il a vraiment été insatisfait du "P'tit Bonheur" de Félix Leclerc (ce dont nous doutons un peu), que le théâtre d'ici n'est pas uniquement lié au folklore, comme on a pu le croire, mais qu'il est prêt à affronter tous les publics, quels qu'ils soient.

Jean BELANGER.

LES DEBUTS D'UN FESTIVAL D'ART DRAMATIQUE

Le Festival d'Art Dramatique du Dominion, qui s'est déroulé la semaine dernière en la Salle du Gesù, a soulevé maintes controverses. Des problèmes bien concrets — heure de tombée, énervements de "dernière livraison" — nous empêchent d'accorder à ce Festival — où l'on a créé sept pièces canadiennes — toute l'importance qu'il a eue. Nous vous offrons néanmoins une critique de notre collaborateur Mark Poulin et des extraits d'une

lettre-critique reçue à la rédaction du supplément.

R.P.

Texte de notre collaborateur :

Nous avons pu assister aux deux premiers spectacles du festival "Dominion" du drame, section québec-ouest. Il s'agissait de "Veritas", prétention dramatique de Paul Gauthier et de "Les Oiseaux perdus", poème un peu long de Roger Dumas. Nous

ne croyons pas, comme s'est amusée à le crier la vieille fille de Jean Béraud, que la première de ces pièces constitue "une insulte à l'art dramatique". Ce fut tout simplement une mauvaise pièce qui avait quelquefois le mérite de faire rire, consolation que le spectacle suivant, tout aussi mauvais, ne nous donna pas. Le gens ne se moquèrent pas du second spectacle comme ils s'étaient moqués du premier.

La pièce de Dumas affectant le profond et le sérieux, les spectateurs se sont sentis tenus d'applaudir respectueusement. Il est vrai que l'auteur avait eu l'habileté de ne parler de rien et de ne jamais chercher à choquer "les bonnes gens". Certains se seront sans doute souvenus de la pièce de Roger Huard, "Pile". La pièce de Dumas semble en être le décalque, mais un décalque accepté. Dans une situation dramatique très semblable, Roger Huard nous donnait autre chose que des pleurs et des babilles.

M.P.

Un lecteur du supplément : "... j'ai subi 'Veritas' "

Lundi soir dernier, j'ai eu le malheur d'être parmi les 839 personnes qui se trouvaient au Gesù

pour l'ouverture du Festival dit d'"Art dramatique". J'ai donc subi "Veritas".

Au début, j'ai éprouvé de la pitié pour l'auteur et pour les interprètes (en tout cas, pour au moins 35 des 40 Interprètes). Ensuite, je me suis mis à rire d'eux. Puls, pris de remords, j'ai commencé à pleurer de rage et de honte. À la fin du "spectacle" — que je n'ose qualifier de "pièce" — et après avoir enduré toutes les atrocités qu'il contenait, je me suis senti pris d'une irrésistible envie de faire part de mes condoléances émues aux "comédiens". Arrivé en coulisse, qu'ouïs-je ?

— "J'aimerais bien savoir qui sont les gens dans la salle qui 'partaient' les éclats de rire aux mauvais moments !" J'avais envie de me suicider.

Qui est le plus coupable dans l'affaire "Veritas" ? Les Interprètes ? Non. Ils ont fait de leur mieux, même s'ils ne valaient rien. J'excepte ici Jean-Louis Paris et deux ou trois autres personnes qui n'étaient évidemment pas à leur meilleur ce soir-là.

L'auteur est coupable. Premièrement, il osa donner à ce galimatias de platitudes incongrues

le nom de "pièce". Deuxièmement, il eut le toupet de présenter le dit galimatias au Festival. Mon pauvre monsieur Gauthier, ce n'est pas avec quelques farces chez-mivillesques glanées par ci par là que l'on fait une pièce ! Ne pas confondre le Théâtre et Télé-Métro.

Mais les plus coupables sont évidemment les organisateurs du Festival. Comment peut-on en effet, sans rougir de honte, laisser 839 personnes assister à cette saleté ? Et qui plus est, la jouer le premier soir du Festival. Tient-on à tuer cet organisme ? Pourquoi a-t-on refusé 16 pièces sur 23, et choisi "Veritas" parmi les 7 gagnantes ? Les cinq créations canadiennes recalées étaient-elles encore plus mauvaises ? C'est impossible. Et puis, pourquoi vouloir présenter de l'original à tout prix, même si ça ne vaut rien ? "Britannicus", qui a été refusé, aurait fait meilleure figure, même joué par des cancre.

Je refuse de croire que les juges du Festival aient lu "Veritas" en entier avant de l'accepter. Il y a décidément quelque chose qui ne tourne pas rond au Festival d'Art Dramatique.

Michel VAIS

Pour l'an prochain, de nouveaux collaborateurs !

L'équipe du supplément artistique et littéraire interrompt ses activités, après une saison pour le moins intense. Et nous songeons déjà à l'an prochain. La brève enquête menée auprès des étudiants du campus nous a souligné les améliorations qui pourraient être apportées à un journal pourtant très satisfaisant.

Pour ce faire, nous avons besoin de nouveaux collaborateurs.

Si vous prévoyez disposer de temps libre l'an prochain, et si

vous avez des projets, communiquez avec nous dans les prochaines semaines. Nous vous inviterons à des réunions au cours de l'été.

Si vous êtes finissant dans un collège classique et qu'il vous plairait de collaborer au supplément, mettez vos scrupules de côté et communiquez avec nous le plus tôt possible.

C'est ça, la prospective...

Roch POISSON,
rédacteur en chef.

AU STELLA l'avenir est dans les OEUFs

Le septième spectacle de la saison du Rideau Vert est une comédie en deux actes de André Roussin, "Les Oeufs de l'Autruche". Roussin, une fois de plus, met ses personnages dans des situations embarrassantes et s'amuse à nous présenter la psychologie humaine sous ses angles les plus déroutants.

Hippolyte Bargus, petit bourgeois fort de ses principes, a deux fils. Roger, 17 ans, vit avec une comtesse polonaise qui l'entretient; Charles (Lolo), qu'on ne voit jamais, mais qui est la raison de toute l'intrigue, est un inverti qui fait de la couture à ses heu-

res et qui, de plus, a le malheur de remporter, devant tous les grands couturiers parisiens, le premier prix de mode au Palais de Chaillot. Henri, cousin d'Hippolyte, est celui qui fait découvrir aux gens de la famille Bargus la situation inimaginable dans laquelle ils se trouvent. Il est soupçonné par Hippolyte d'être l'amant de sa femme Thérèse. Celle-ci s'est bien rendu compte que son mari n'avait aucun souci de l'éducation de ses enfants et elle tente, tant bien que mal, avec toute la compréhension dont une mère est capable, de réparer les erreurs de son mari.

Enfin, Mme Grombert, belle-mère d'Hippolyte, incarne la naïveté et la candeur des gens qui ne s'étonnent de rien.

Jean Dalmain qui joue le rôle d'Hippolyte s'est aussi chargé de la mise en scène. Une mise en scène propre, vive, qui bouge sans cesse et qui, quelques fois, atteint une grande intensité dramatique, autant que cela est possible dans une comédie. Dans son personnage, Jean Dalmain est étonnant. Après quelques hésitations, au tout début, il reprend son aplomb et mène d'une main de maître toute la pièce qui repose en fait sur ses épaules. Il donne de la force à son personnage et s'ingénie à le rendre le plus réaliste possible.

Thérèse, sa femme, interprété par Françoise Faucher, est un personnage très humain qui essaie de comprendre ses enfants et les accepte comme ils sont,

ce qu'Hippolyte ne fera qu'à la toute fin quand enfin il a trouvé que ses fils Roger et Lolo pouvaient lui faire gagner de l'argent. Françoise Faucher joue avec âme quoique son interprétation manque parfois de fini. Elle est persuasive mais pourrait l'être beaucoup plus.

La belle-mère, incarnée par Marthe Thiéry, joue le rôle de l'éternelle conciliatrice entre mari et femme. Ses attentions sont comiques et sa candeur pleine de jeunesse nous la rend très sympathique. Elle bouge facilement et la drôlerie de ses attitudes (geste du pied) nous font voir en elle une comédienne maîtresse de son interprétation et sûre de son métier.

Quant à l'interprétation de Roland Ganamet, Roger, elle nous semble honnête quoiqu'un peu exagérée. Henri, cousin

d'Hippolyte, est froid, même très distant et semble peu intéressé à ce qui se passe autour de lui; ici le rôle, tenu par Louis Aubert, manque décidément de consistance. Enfin, Denyse Proulx nous présente une domestique naïve et étourdie; bon rôle de composition.

Les décors de Guy Rajotte habillent bien l'ensemble. Les meubles sont quelque peu disparates, mais les tentures semblent recréer l'unité qui manquait. Les couleurs sont belles et lumineuses; elles donnent une certaine allure de vie à la scène.

Signalons, en terminant, pour ceux qui n'auraient pas vu ou qui voudraient revoir "Une Maison... un jour" de Françoise Lorange, que cette pièce ouvrira la saison du Rideau Vert en 65-66.

Jean BELANGER

2e sem.

A L'HEURE DE LA RÉVOLTE

un film de Alain Cavalier

ALAIN DELON

dans

"L'INSOUMIS"

avec

LEA MASSARI GEORGES GERET

SAM. et DIM. : 1.00 - 3.05 - 5.20

SUR SEMAINE : 7.30 - 9.30

Le Dauphin

TEL. 721-6060 BEAUBIEN PRES IDREVILLE

● Tribune libre

A propos du 3^e numéro de "LETTRES ET ECRITURES"

On a remarqué que le dernier numéro de *Lettres et Ecritures* dérogeait de sa formule habituelle. Cette fois-ci, l'équipe ne faisait pas appel à des collaborateurs de disciplines diverses pour traiter d'un sujet précis. (1) Elle lançait une invitation spéciale à tous les étudiants de la Faculté des Lettres dans le but de re-

cueillir des textes de création ou d'étude. (en histoire, géographie, art, linguistique, littérature etc...) Ce numéro se voulait donc une manifestation de la vie littéraire à la Faculté.

— Est-ce la publicité qui a été insuffisante ?

— Est-ce la revue en soi qui rebutait ?

— Sont-ce les étudiants qui n'avaient pas assez de temps, de goût ou de talent pour écrire ?

Toutes les raisons sont possibles, (nous pourrions en écrire long là-dessus) mais les faits restent les mêmes. Nous avons reçu VINGT textes en tout, dont sept essais, cinq nouvelles et six groupes de poèmes.

Messieurs André Brochu et Jacques Brault, tous deux professeurs à la Faculté, ont fait librement la sélection. (2) Plusieurs textes soumis provenaient des membres de la revue. Le jury en a retenu cinq sur les onze qui allaient être publiés. Peut-être le choix aurait-il différé si le jury avait eu sous les yeux une centaine de

textes, ou davantage ? C'est possible. Qu'on ne s'en prenne pas à la Revue alors, mais à toute la Faculté.

Lettres et Ecritures réfléchit sur cette expérience.

Chaque étudiant devrait peut-être faire de même.

(1) Voir le deuxième numéro, par exemple, sur les Amérindiens, où l'on constate la collaboration, entre autres, d'un psychiatre, d'un sociologue, et d'un linguiste.

(2) Voici pour les doutes de M. Daniel Saint-Aubin, dont les textes ont été malheureusement refusés.

Danièle CORBEIL
Lettres et Ecritures.

N.D.L.R. Les reproches que j'adressais à *Lettres et Ecritures* il y a quelques semaines illustraient mon étonnement à considérer que plus de la moitié des publiés participaient régulièrement à la revue de la Faculté des Lettres. C'est un étonnement bien légitime. Il aurait pourtant été facile, dans la livraison de la revue, d'identifier le jury, ce qui aurait évité ce désagréable malentendu.

D. St.-A.

CINÉ-CAMPUS

8 h. 00 — TRAIN DE NUIT

de **JERZY KAWALEROWICZ**
(polonais, sous-titres anglais)

9 h. 45 — LA PROIE POUR L'OMBRE

d'**ALEXANDRE ASTRUC**

avec **ANNIE GIRARDOT** DANIEL GELIN
et **CHRISTIAN MARQUAND**

GRATUIT POUR LES MEMBRES DE L'AGEUM

SAMEDI, le 10 AVRIL, à 8 h. P.M., AUDITORIUM de l'U. de M.

Le Festival des Collèges Métropolitains: une grosse machine DU GRAND THÉÂTRE!



GILLES PELLETIER
président du jury

par ROCH DENIS

—Tu peux dire ça dans le reportage, "L'oeuvre d'art ne se juge pas au mérite mais au résultat." Une phrase de Charlotte Boisjoly lors du dernier spectacle, il y a trois ans.

—Charlotte Boisjoly. Oui. Je ne vois pas tellement ce que cela vient faire...

—Drôlement! C'est tout le sens que nous voulons donner au Festival.

—D'accord! "Le Festival ne se juge pas au mérite mais au résultat."

Peut-être qu'au fond, cela fait partie des exigences énormes que se sont imposées les étudiants des collèges de Montréal qui, pour la troisième année consécutive, vont "inventer" dans moins d'un mois, le Festival d'Art Dramatique des Collèges Métropolitains.

L'affaire est de taille, semble-t-il, mais ceux qui nous la décrivent, les organisateurs en chef, ne manifestent aucun signe d'inquiétude, ils n'ont pas le "trémolo" dans la voix ou plutôt, comme on dit en langage de théâtre, le trac, ce n'est pas leur affaire. Administrateurs, ils le sont jusqu'au bout des doigts, organisateurs aussi et hommes de théâtre; sans prétention — nous nous en sommes aperçus — car le théâtre c'est leur passion, ils en vivent... au moins entre les périodes d'examen. Ils savent que c'est d'abord une réputation qu'ils ont à défendre, la réputation enviable des deux premières années et, comme leurs prédécesseurs, cette année encore, ils ont travaillé d'arrache-pied. Mais di-

sons-le: ils ne sont pas seuls; pas même les principaux "acteurs-du-drame", puisque plusieurs centaines de jeunes amateurs de théâtre répartis dans une dizaine de collèges préparent depuis le début de l'année académique les pièces qui seront présentées à la fin d'avril, au théâtre du Gesù. Mise-en-scène, décors, costumes, maquillages, éclairages, régie, tout y est! Du grand Théâtre, quoi!

AILLEURS QUE DANS UN GYMNASE!

Une chose sur laquelle tout le monde s'entend: le Festival d'Art Dramatique des Collèges Métropolitains n'a jamais connu de périodes "creuses".

Déjà en 1963, alors qu'on avait voulu faire exclusivement un Festival des Collèges Jésuites de Montréal, d'autres collèges, garçons ou filles, venaient s'y joindre pour former une grande assemblée — plus ou moins démocratique il est vrai, mais c'était le théâtre avant tout — qui déciderait des modalités à suivre. Cinquante cinq (55) dollars de cotisation par collège pour frais de publicité, programme, réceptions, affiches, etc., le concours bénévole de trois juges professionnels et la salle du Gesù prêtée par les auto-



ROBERT LEROUX
directeur

rités du Collège Sainte-Marie de qui relevait l'initiative. On se lançait dans l'aventure. Les organisateurs d'alors — Georges Leroux, aujourd'hui étudiant à l'Institut des Etudes Médiévales et Achille Tassé, mort accidentellement l'été dernier — parlaient "de contribuer à rapprocher les collèges, leur permettre de s'unir pour présenter des spectacles ailleurs que dans une salle de gymnase".

Ce fut fait et l'expérience s'avéra pour le moins concluante: 5 spectacles présentés avec décors, costumes et tout le reste, 5 soirs d'activité fébrile et à chaque soir, les 1,000 sièges du Gesù remplis à craquer. Des trophées décernés aux gagnants. Il n'en fallait pas plus pour que l'année d'après les autres collègues fous du théâtre veuillent s'y mesurer.

LES BEAUX ARTS

En 1964, même travail. Plus grand succès: le Festival avait pris de l'ampleur. Ce n'était plus qu'une mince organisation, dit-on, — ça ne l'avait d'ailleurs jamais été, — mais il fallait maintenant songer à une plus grande démocratisation des structures, les petits collèges ne pouvant vraisemblablement pas rivaliser avec "les gros", en matière de comédiens, — plus grandes possibilités dans le choix, chez les gros, — en matière de finances, donc aussi en matière de qualité de spectacles présentés. Les collèges intéressés votèrent une série de règlements généraux et particuliers, "où il était stipulé que 60% des comédiens devaient être membres du collège titulaire d'un spectacle, que tout, des costumes à la mise-en-scène, en passant par l'interprétation,



PAUL RACINE
directeur général

ne devait relever que d'étudiants amateurs de théâtre et membres de collèges. La cotisation était haussée à \$65, et après moult négociations, on obtenait que les trophées du Festival soient des sculptures exécutées par les étudiants de l'Ecole des Beaux Arts.

Ceux qui ont suivi de près le Festival de l'an dernier savent qu'il y eut, pour consacrer un succès déjà incontesté, un journal spécial distribué



DENISE PROVOST

partout, et où chaque collège donnait un avant-goût de sa performance... un cocktail d'inauguration comme dans toute organisation qui se respecte, et surtout, sept spectacles en bonne et due forme jugés l'un après l'autre, par Jean-Louis Roux, Paul Buissonneault et Mimi d'Estée. Mais ce sont les milliers d'étudiants spectateurs, et les centaines d'autres qui n'ont pu entrer... faute de places, comme ceux qui sont restés debout à l'arrière ou assis dans les rangées, presque chaque soir, qui témoignent le mieux de tout l'intérêt qu'a pu susciter pareille manifestation de "solidarité théâtrale". Expérience encore plus déterminante: aucun profit, aucun déficit financier, les frais généraux se situaient dans les \$1,400; et les étudiants des collèges classiques ne pourraient décidément plus se passer d'un Festival d'Art Dramatique annuel...

UNE VERITABLE INSTITUTION

Les organisateurs de cette année s'en rendent bien compte. C'est même, à ce qu'ils disent, ce qui leur pèse le plus lourd: répondre à un besoin solidement ancré dans les esprits, ne pas décevoir; le public étudiant est là, il attend avec passablement d'anxiété qu'on lui serve, comme sur un "plateau", une semaine de théâtre de qualité.

Et encore une fois, depuis octobre, on a mis en branle tous les effectifs disponibles — ils sont nombreux — toutes les ressources imaginables, on n'a rien ménagé pour répondre adéquatement à la tradition. Simplement ceci: le Festival commence à prendre des proportions véritablement gigantesques! Tant par ses cadres et ses structures améliorées que

par l'importance qu'on lui accorde de l'extérieur. Et les étudiants qui sont à répéter les pièces présentement sont devenus ni plus ni moins que des "ambassadeurs", ils vont "jouer" d'ici quelques semaines... jouer la réputation de leurs collèges respectifs, ce qui n'est pas mauvais, pense-t-on, puisque cela constitue un très fort stimulant à mieux travailler; quitte à ne pas oublier le but premier du Festival, le théâtre, et non la compétition pour la compétition, les organisateurs et les "représentants" en sont conscients.

C'est d'ailleurs pour cette raison qu'au début de l'année ils ont voulu prendre des mesures radicales pour éviter qu'encore une fois, un ou deux collèges ne "fassent le rapt des trophées" comme cela s'était produit à deux reprises par le passé. Inévitablement, alors, il s'était créé une animosité nuisible, et de plus en plus on avait tendance à juger de la qualité des pièces uniquement en fonction du nombre de trophées décrochés. Les collèges ont donc choisi d'abolir les trophées, et en retour, permis la participation aux spectacles — à titre de metteur-en-scène — d'un professionnel de théâtre. Ils ont de plus limitée le montant des dépenses pour chaque spectacle à \$300 et haussé les cotisations à \$70, "le Gesù" n'étant plus prêt gratuitement par le Collège Ste-Marie.

Robert Leroux, le directeur chargé de la supervision et de la coordination d'ensemble, et Paul Racine, l'organisateur général, parlent du Festival d'Art Dramatique comme d'une initiative strictement étudiante, d'intérêt étudiant, où l'Ecole de théâtre doit primer sur "l'arène de compétition". Quand on veut apprendre, et faire du bon travail, et que c'est devant des milliers d'étudiants, les trophées peuvent être abolis sans larmes. Surtout que cette année nous avons demandé aux trois juges de se baser sur des critères professionnels pour juger de la qualité des pièces, de n'être pas simplement témoins d'un effort, mais juges d'un résultat...

"Le jury a été choisi pour sa compétence, d'abord: Gilles Pelletier Guy et Denise Provost. — Pour son rôle essentiel aussi, d'éducation "théâtrale" des comédiens et "critique" des spectateurs. A ce moment-là, le festival devient un im-

mense jeu de la vérité, un jeu honnête entre trois personnes: un juge, un comédien, un spectateur. Nous n'en demandons pas plus."

Certains penseront que c'est déjà beaucoup et avec raison, en effet. Mais depuis trois ans que dure le Festival, depuis 3 ans qu'il s'impose des exigen-



GUY PROVOST

ces de plus en plus fortes, et que cela lui réussit, comment pourrait-il aujourd'hui faire volte-face? Personne n'y tient et personne ne l'accepterait. Les étudiants des collèges ont un terrain où se rencontrer, ils sont bien décidés à l'occuper, et à en tirer profit le plus possible.

FAGECCQ ET

JACQUES DESJARDINS

Avec cette puissante "machine", qui possède son secrétaire général, Marcel Pépin, chargé de la régie générale durant la semaine du Festival, son conseil d'administration groupant les représentants des collèges, et qui s'est constituée récemment en corporation indépendante, les amateurs de théâtre des collèges de Montréal en sont rendus à pouvoir tirer le journal spécial du festival à 10,000 exemplaires, et à faire se déplacer, de la ville de Québec au Hall du Gesù, spécialement pour la "grande semaine", l'exposition de pein-

ture "itinérante" de FAGECCQ.

Lorsque après cela, les organisateurs nous disent que "la Semaine du Festival d'Art Dramatique des Collèges Métropolitains est en passe de devenir une véritable semaine des arts du monde "étudiant", on comprend pourquoi. Les élèves des Beaux Arts exposeront eux aussi cette année, dans le Hall du Gesù, sculptures et modelages...

Mais tout compte fait, ce qui reste de cet immense réseau d'activités artistiques ce sont 7 titres de pièces qui, bien malgré eux, constituent autant d'énigmes théâtrales, le centre du suspense jusqu'aux sept jours clés, du 19 au 25 avril prochains.

LE 19 AVRIL
PAVILLON LAEMANT:
L'HOMME SEUL
de Gilbert Cesbron
LE 20 AVRIL
JESUS-MARIE:
LES TROYENNES
d'Euripide
LE 21 AVRIL
SAINT-MARI:
12 HOMMES EN COLERE
de Réginald Rose
LE 22 AVRIL
SEMINAIRE
DE PHILOSOPHIE:
LES PASSIONS CONTRAIRES
de Georges Soria
LE 23 AVRIL
DES ETUDIANTES DE
BASILE-MOREAU:
L'OURS ET LA LUNE
de Paul Claudel
LE 24 AVRIL
MARIE-ANNE:
LA MAISON DE
BERNARDA ALBA
de Federico Garcia Lorca
LE 25 AVRIL
SAINT-LAURENT:
LE MAL COURT
d'Audiberti

Mise en scène, décors, costumes, maquillages, éclairage, régie; la présidence d'honneur au ministre Laporte et à Jacques Desjardins président de l'UGEQ, tout y est! Du grand Théâtre, quoi!

les lettres

BROCHU : une voix qui nous ouvre de nouveaux horizons

BEAULIEU : une évolution rapide

Le recueil de M. André Brochu, *DELIT CONTRE DELIT* m'a fortement impressionné. Je dis impressionné, et non surpris, car, à un moment où tous les genres poétiques semblent avoir été puisés, il est consolant de prêter l'oreille aux accents d'une voix qui nous ouvre de nouveaux horizons; une voix qui confie ses messages à ceux pour qui la vie est un lourd fardeau.

Les querelles de métrique ne sont guère de saison, écrit Léon Laleau, poète Haïtien. Et Louis Parrot : "Le poète doit être un homme juste." Ecrire donc pour le poète ne consiste pas à condenser des formes figées pour aboutir à on se sait quoi de mystique ou d'illusoire. Ecrire c'est appeler le lecteur pour le faire partager tous les drames issus du dualisme conscient-inconscient; c'est mettre en relief l'immatériel tragique et opter du coup pour la rédemption de l'être. Dès les premiers poèmes de *DELIT CONTRE DELIT*, nous abordons une vision de voir qui est celle d'un poète authentique. L'imagination d'André Brochu déplace toutes les questions que pose la réalité multiforme, toutes histoires qui auraient plongé l'esprit dans l'absolu poétique, celui d'Hérédia par exemple :

Ah ! nous assaillons le vent
[par ses racines
Nous choquerons les pierres
[deux à deux

Délit contre délit
Outrage pour outrage
Et le feu sera notre otage,
dit M. Brochu dans *LE FEU FUTUR*. Nous voilà en face d'une fougue qui rappelle les moments bouleversés de Pablo Neruda, lequel nous présente à nu la condamnation d'un système politique dont les grandes lignes aboutissent à la déshumanisation de l'homme. Une pareille poésie peut être considérée comme une poésie panorama, ou un jeu négatif dans le langage de certains critiques. Pour quiconque cherche au-delà des mots des tours magiques à la St. John, elle peut être étudiée comme le reflet des agitations purement extérieures. A notre avis, nous ne pensons pas que l'artiste doit se conformer à la rigidité des formes brisées ou des règles capricieuses pour laisser s'échapper de leur centre d'in-

térêt les réalités mouvantes qui conditionnent ses états d'inspiration. Et c'est là qu'apparaît le talent de M. Brochu. Tout en se dressant contre l'injustice, les morales pré-fabriquées, la haine et mille autres négations sociales, il se présente à nous comme un homme qui semble fatigué des contraintes, mais qui lutte pour un monde meilleur capable de trouver sa justification dans l'amour et la compréhension globale. Il dira :

O camarades O défacés
Oh quelle lutte vous rendra
[visage et chiffra
[votre âme dure
Quel espoir épellera votre
[colère en mots de sang
Quel amour

Que les vers d'André Brochu prennent la forme ailée du grand alexandrin de Victor Hugo;

Là où finit la nuit commence
[ma mémoire
Elle était là ses mains posées
[sur l'onde noire

qu'il donne à sa poésie le grand espace de la prose mallarméenne, il nous fait sonder la valeur d'un art qui est celle de sa science poétique. Cette science poétique n'est que le résultat d'un long et pénible travail et nous emmène à découvrir maints personnages chez le poète. Tantôt calme, il nous berce par des rythmes langoureux qui atteignent aux dimensions de l'âme :

Tu m'es soumise ainsi que la
[mer à ses rives
Ton rire perle en moi comme
[un émoi de grives,

Tantôt révolutionnaire il intègre le lecteur aux contradictions du quotidien, contradictions qui masquent l'humain et ses corollaires.

Vois nos corps mutilés dans la sauge, le fer pillé, les bras tordus à rompre
Les anges secs dévorés par les mots et c'est justice car la parole est pleur et plaie
Car la parole pleure et balle aux triangles dérisoires, nous sommes plus morts que morte notre haine.

Nous ne dirons pas que la poésie de M. André Brochu s'insère dans un contexte bouleversé, et de ce sens, est de son époque. Peut-être le lecteur exigeant peut chercher mille raisons pour réfuter une cause qui est souvent la sienne. Nous ne parlerons non plus

de la technique de l'image chez le jeune poète québécois. Car, par moments, il vaut mieux laisser de côté certaines qualités pour ne pas avoir l'air d'un critique exalté. Qu'importe ! Cette poésie est nôtre parce qu'elle est faite pour tous les hommes qui rêvent des lendemains ensoleillés. Et si LA POESIE DOIT AVOIR POUR BUT LA VERITE PRATIQUE, elle demeurera tant que sur la terre il existe des conflits qui dépassent l'entendement humain. André Brochu, nous avons votre message.

MICHEL BEAULIEU

Si M. André Brochu m'a impressionné, Michel Beaulieu m'a surpris. En termes précis, je ne m'attendais pas à une pareille évolution aussi rapide chez ce jeune Barde dont l'existence semble une poésie intime. Quand j'ai lu son premier recueil *POUR CHANTER DANS LES CHAINES*, j'étais à moitié déçu à la pensée que Michel avait beaucoup de choses à dire mais qu'il n'arrivait pas à ordonner dans des schèmes de pensée vraiment poétiques. Et sans faire de bruit, il se préparait à lancer le coup de grâce, mieux, à montrer qu'en lui vit un artiste consommé chargé de donner à l'humanité ce qui peut embellir ou atténuer ses moments de cauchemar :

Que sera ce mois tendre
Où les bourgeons saignent
[au soleil
Quelle sera cette semaine
Où les migrateurs remontent
[du Sud.

De quelque côté que l'on envisage les problèmes de l'art poétique, la poésie doit rester ce qu'elle est, ce qu'elle a toujours été dans le temps et l'espace : un chant. Révolutionnaire ou pas, elle ne saurait viser l'épanouissement de l'être, si elle ne possède pas des propriétés capables de mettre en branle l'esprit du consommateur. Ici, nous touchons un point qui a déjà suscité pas mal de controverses à savoir les formes qu'on peut adopter pour exprimer des réalités qui handicapent l'évolution des classes sociales déprimantes. Personnellement, je suis pour la poésie objective, c'est-à-dire une poésie qui soit une arme défensive. Mais de là, à tomber dans la prose, ou dans le

verlisme stérile, on se tiendra bien loin du métier combien noble de Paul Eluard. En d'autres mots, même quand le poète reste fermé dans sa tour d'ivoire ou qu'il se montre indifférent aux problèmes sociaux, pourvu qu'il sache exprimer ses sentiments dans une vision personnelle, nul doute qu'il peut apporter beaucoup de consolations à celui qui approfondit son art. Entre Paul Claudel, et Charles Dobzinski, il n'y a pas de différence profonde, ou s'il y a une différence, ce n'est qu'une question d'engagement.

Si je fais ces considérations, c'est pour situer Michel Beaulieu. J'ai dit qu'il ne m'avait pas apporté grand chose dans *POUR CHANTER DANS LES CHAINES*.

Cependant, à la lecture de *BALLADES ET SATIRES*, Michel met le cap vers les pôles d'un autre continent. Cette fois-ci il réalise l'unité de l'imagination créatrice et de la sensibilité. Il réalise que la fonction du poète est de créer une atmosphère de compréhension même à ceux qui, socialement, ne partagent pas toutes les normes de son idéologie. Il comprend qu'exprimer sa vision demande un travail de longue haleine. Et le voici, lassé de mécanologie sur un chemin non sablonneux, préparant des corbeilles de lunes pour des mains grisées d'ombres :

Qu'as-tu de plus à attendre
[des dieux
Ils ont fait le monde et l'ont
[coupé en deux.

Un côté l'infini l'autre la terre
Avec ses platanes verts de
[lieries.

Je disais à un camarade l'autre jour qu'il y a images et images. Il y a une image en poésie qui ne plaît pas, parce qu'elle est trop cérébrale ou quand elle n'est pas cérébrale, elle dépasse le cadre des réalités auxquelles nous sommes soumis. Par contre, il y a une image qui envoûte l'âme humaine, déclenche tout un monde d'idées insoupçonnées dans le présent. Cette image en soi, ne sera pas vécue, comme telle. Elle ne prendra non plus la forme d'une réalité fragmentaire, qui soit le résidu de l'imagination. Cette image apporte d'autres pen-

sées elle suscite d'autres schèmes vu qu'elle englobe et conditionne même les éléments d'une poétique ouverte à tous les sens. Sur ce point, j'ai la certitude que Michel Beaulieu a trouvé sa voie. L'image chez lui est claire, naïve comme celle de Federico Garcia Lorca. Quand elle veut boudier comme un enfant, elle s'éloigne d'un tempérament colérique pour retrouver l'immatériel de l'objet comme dans la poésie d'Yvan Goll. Alors, on se trouve confronté avec une sensibilité tellement puissante qu'elle s'érige en matière, une sensibilité qu'on dira à fleur de peau et qui rejoint celle du lecteur :

La lune pleut ses cratères de
[pluie
Allez ailleurs trouver les
[assouvis.

J'ai bien trouvé ma foi dans
[les greniers
Sous la poussière intime des
[années.

Et ces vers qui empoignent le cœur :

Ta main
le fin duvet de tes doigts
[emmêlés
Ton bras tendu sous mon
[bras fou

Et les coudes se frôlent
Les chevilles fragiles
L'ongle sur la saignée
Bouche humide en ma bouche.

Espoir des lettres québécoises, tel nous apparaît le jeune Michel Beaulieu. Les multiples expériences qu'il a faites (malgré son jeune âge) lui permettent de poser des problèmes à travers un système d'art, propre à lui, et qui reflète sa personnalité. Tout n'est pas parfait chez Michel. D'ailleurs je ne connais pas de poète qui soit arrivé à la perfection. Cependant, s'il faut se limiter à ce vieil adage qui veut que l'artiste soit de son temps; s'il faut se référer à certains critères de la poésie moderne, on n'hésitera pas à dire que Michel Beaulieu est sur la bonne voie.

C'est le moment de vous laisser, amis lecteurs en sa compagnie. Lorsque, après des journées désagréables, vous entrez chez vous, dépossédés, alors, ouvrez le cahier No 12 de l'AGEUM. Et vous serez réconfortés par cette poésie dont j'ai l'honneur de vanter les qualités.

Gérard-V. ETIENNE

Du roman canadien-français

Tous ceux qui s'intéressent à l'étude de la littérature canadienne-française connaissent déjà la qualité des publications du Centre de recherches de littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa, dirigé par Paul Wyczynski. Dans la collection ARCHIVES DES LETTRES CANADIENNES, ce centre avait déjà fait paraître *Mouvement littéraire de Québec* et *L'Ecole littéraire de Montréal*. La maison Fides vient d'éditer le troisième volume de cette collection, *Le Roman canadien-français, Evolution - Témoignages - Bibliographie* (460 p.).

Il serait prétentieux de vouloir critiquer un tel ouvrage. Cependant, les lecteurs du Supplément littéraire et artistique sont sans doute intéressés à connaître les objectifs de ce volume et les limites que leurs auteurs se sont imposées.

Evolution du roman canadien-français

Le troisième tome des ARCHIVES DES LETTRES CANADIENNES est consacré à l'évolution du roman, des origines à la fin de l'année 1963. La première section groupe quinze études historiques et critiques.

Paul Wyczynski nous présente d'abord un "Panorama du roman canadien-français". La vaste érudition de cet historien de notre littérature est bien connue. Dans cet article d'introduction, il ne se propose pas d'esquisser une brève histoire du roman canadien-français, mais plutôt de préciser les lignes de force du genre romanesque au Canada français. Le recul du temps permet assez facilement de dégager les principales tendances des œuvres écrites avant 1950 et d'en tracer la courbe d'évolution, mais dès qu'il parle des romans les plus récents, il évite plus difficilement les caprices de la subjectivité. Wyczynski a voulu tenir compte de tous les romans parus jusqu'en 1963. On peut se demander si le jugement qu'il porte sur les romans des dernières années ne devrait pas déjà être modifié sensiblement par la production de 1964. Notre littérature est encore si jeune et si peu abondante qu'en une seule année, quelques écrivains peuvent lui donner un visage nouveau. Ainsi, l'année 1964 ne nous a-t-elle pas fait connaître plusieurs œuvres originales? Je pense à *Quelqu'un pour m'écouter* (1) de Réal Benoit, à *Ethel et le terroriste* (2) de Claude Jasmin, à *La Jument*

des mongols (3) de Jean Basile et aux publications des éditions Parti Pris. Ces remarques valent également pour d'autres articles de ce volume, en particulier pour les études sur un thème de notre littérature.

Pour compléter le "Panorama du roman canadien-français", le troisième tome des ARCHIVES nous présente quatre études historiques: "Les origines du roman canadien-français" de David Hayne, "Le roman canadien-français" de Roger Le Moine, "Le roman canadien-français de demain" de Réjean Robidoux et enfin, "Le roman canadien-anglais" de Naïm Kattan.

On peut s'étonner de trouver dans un ouvrage sur le roman canadien-français une étude sur le roman au Canada anglais. Naïm Kattan est un des rares Canadiens qui connaît et aime les deux principales cultures du Canada. Régulièrement, depuis de nombreuses années, il a présenté aux francophones les meilleures réalisations des Canadiens anglais et des Américains. Ici, il a choisi de nous parler de la situation des premiers romanciers canadiens-anglais, des difficultés qu'ils ont surmontées pour affirmer leur originalité face à l'Angleterre et aux Etats-Unis, de l'indifférence des Canadiens anglais pour leur littérature. Cet article, en nous permettant de comparer, fait comprendre que la situation des deux grandes nations du Canada se ressemble sur plusieurs points.

C'est à regret que nous ne pouvons commenter chacun des articles de cette section historique. Il semble nécessaire cependant de souligner l'originalité et la valeur de la collaboration du père R. Robidoux. Ce critique essaie de dégager de la production romanesque récente les œuvres qui manifestent un effort de renouvellement des techniques romanesques. A la suite de ses analyses, il expose son point de vue sur les voies les plus fécondes qui s'offrent aux romanciers de demain.

Le *Roman canadien-français* contient quatre études générales sur un thème: "La société à travers le roman canadien-français" de J.-S. Tassie, "Le prêtre dans le roman canadien-français" de R. Légaré, o.f.m., "L'héroïne du roman canadien et l'expérience de l'amour" d'André Renaud et "Mythes et symboles de la mère dans le roman canadien-français" de Soeur S.-M. Eleuthère. Deux de ces études mé-

ritent quelques remarques. Soeur S.-M. Eleuthère ne donne probablement ici qu'un résumé d'un volume qu'elle a publié récemment aux Presses de l'Université Laval, *La Mère dans le roman canadien-français* (4). Je n'ai pas lu ce volume, mais l'article qui paraît dans les ARCHIVES est remarquable. C'est la première fois, à ma connaissance, que l'on réussit, par une analyse judicieuse des symboles, à dépasser le caractère sociologique d'un thème pour en dégager les répercussions, comme mythe, sur la psychologie et le comportement des personnages. L'article du P. Légaré ne mérite pas les mêmes éloges. Il analyse avec justesse, mais sans originalité, les romans d'avant 1945; dès qu'il aborde les romans écrits depuis 1950, il semble incapable de comprendre le sens de l'évolution actuelle du Québec. D'où une antipathie presque a priori manifestée contre nos meilleurs romanciers contemporains: Y. Thériault, G. Bessette, A. Langevin. Par ailleurs, l'ignorance permet parfois de ces audaces! Le père Légaré est probablement le premier à traiter ces romanciers de réactionnaires; de fait, il veut parler des romanciers en réaction contre les valeurs traditionnelles de notre milieu...

La première section du *Roman canadien-français* contient enfin cinq études sur une œuvre ou un auteur: "Wenceslas-Eugène Dick, romancier inconnu" de Soeur Saint-Bernard-de-Clairvaux, "Angéline de Montbrun", de Soeur Jean-de-l'Immaculée, "Trente arpents" de Pierre Angers, s.j., "Le Monde romanesque de Roger Lemelin et Gabrielle Roy" de Michel-Lucien Gaulin et enfin, "André Langevin" de Jean-Louis Major.

Parmi toutes ces collaborations, nous ne retiendrons que celle de Soeur Jean-de-l'Immaculée. A la manière de Guillemin, l'auteur de l'article sur *Angéline de Montbrun* s'intéresse aux sources littéraires et biographiques de l'œuvre. Malgré tout le discrédit que la nouvelle critique a pu jeter sur ces travaux extra-littéraires, il est extrêmement intéressant, après avoir étudié assez longuement l'œuvre pour elle-même, de connaître la petite histoire de ce roman. Cette étude sur *Angéline de Montbrun* est remarquable autant par l'érudition de son auteur que par la vivacité de sa langue. **Témoignages**

Les membres du comité de rédaction se sont demandés si les études critiques de la première partie suffiraient à éclairer adéquatement la nature et l'évolution du roman au Canada français. Théoriquement, toutes ces études devraient contribuer à combler le fossé entre l'œuvre et son lecteur. Cependant, est-ce que le romancier lui-même ne pourrait pas faciliter ce contact avec son œuvre? Paul Wyczynski fut donc chargé de recueillir les témoignages de quelques romanciers. Pour orienter les réponses, il leur a posé quelques questions groupées autour de trois thèmes: le roman en général, le roman canadien-français, leur expérience personnelle. M. Wyczynski a retenu le témoignage de vingt romanciers qui représentent assez bien les différentes générations et les principales tendances. On y trouve les noms de J.-C. Harvey, R. de Roquebrune, F.-A. Savard, F. Hertel, R. Charbonneau, Gabrielle Roy, J. Simard, Claire France, C. Jasmin, G. Bessette, Claire Martin, Suzanne Paradis, G. Marcotte, J. Godbout, etc. Tous les témoignages sont très intéressants à lire, en particulier ceux de Claire France, trop peu connue ici, de C. Jasmin, de Suzanne Paradis qui, dans la première partie de cet ouvrage, avait présenté un article intitulé: "La tentation du roman".

Bibliographie

La troisième partie du volume offre une bibliographie du roman canadien-français de 1837 à 1962. Comme le dit Paul Wyczynski dans sa préface, il faut considérer cette bibliographie comme un travail en marche. La tâche est trop vaste pour qu'un seul homme puisse tout découvrir et tout connaître. La bibliographie des romanciers semble assez complète pour satisfaire amplement notre curiosité. On y signale les différentes éditions d'une œuvre: ce travail sera très utile aux chercheurs et aux professeurs. Indispensable aussi désormais, la chronologie du roman canadien-français: pour cette seule section, le volume vaut la peine d'être acheté. Les recherches de J. E. Hare voulaient aussi tenir compte des études parues sur le roman canadien-français: ouvrages généraux, livres, articles, et même des thèses non publiées. Cette partie de la bibliographie est très incomplète: c'est très regrettable pour nous. En la parcou-

rant, on se demande souvent pourquoi tel article est mentionné et non tel autre. J'étais heureux de voir une section intitulée "Livres et thèses". Mais quelle déception en constatant les nombreuses absences. Il serait tellement utile d'avoir un relevé complet de toutes les thèses de maîtrise et de doctorat sur notre littérature. Tous ceux qui sont intéressés à la littérature canadienne-française se plaignent du petit nombre d'études sérieuses sur nos œuvres. Pourtant, combien de thèses dorment dans la poussière aussi bien à Laval et à Montréal qu'aux universités d'Ottawa, de Toronto, de Vancouver... Ne serait-il pas nécessaire de publier les meilleures d'entre elles et de tenir à jour un relevé complet de toutes les thèses présentées au Canada et ailleurs?

J'admire le travail sérieux qui se fait au Centre de recherches d'Ottawa. Dans les trois premiers volumes des ARCHIVES DES LETTRES CANADIENNES, cette équipe de recherche a voulu offrir aux Canadiens français les instruments de travail indispensables à toute recherche sur notre littérature. Après la parution du quatrième volume consacré à la poésie canadienne-française, ces chercheurs auront mis entre nos mains la somme la plus sérieuse et la plus complète sur notre littérature. Il est tout de même étonnant que les meilleurs travaux de recherches sur la littérature canadienne-française le soient hors du Québec. Les seuls volumes récents d'histoire de notre littérature nous viennent de Vancouver (Tougas) ou de Paris (A. Viatte). Un ouvrage comme *Le Roman canadien-français* vient combler un vide incontestable, mais, en même temps, il nous fait prendre conscience de l'immensité du travail qui reste à faire. Est-ce que les Québécois, et en particulier les professeurs de Montréal, vont continuer à attendre des autres les travaux indispensables à une meilleure connaissance et à la diffusion de notre littérature?

NOTES:

- 1) Cercle du livre de France.
- 2) Déom.
- 3) Editions du Jour.
- 4) Sainte-Marie-Eleuthère (Soeur), *La mère dans le roman canadien-français*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1964, 214 p.

Paul LAROSE, S.J.

la musique

Une saison malheureusement interrompue

L'équipe du Supplément Artistique du Quartier Latin Interrompt à regret une saison artistique qui n'est pas encore terminée. Au niveau musical surtout, de très intéressantes manifestations s'annoncent dans les semaines à venir.

Ce qui se dégage de plus important cette saison semble être l'essor considérable manifesté par le public à l'endroit des spectacles lyriques: cinq

représentations de *Carmen*, sept de *La Traviata*, pour les deux spectacles montés par l'OSM. L'Opéra Guild aurait facilement pu nous donner un bon nombre de représentations supplémentaires de "Madame Butterfly", si ce n'eût été de l'agaçant conservatisme de sa directrice, Madame Pauline Donald.

Le trop grand nombre de concerts de qualité (mais oui)

nous obligerait à être injuste. Nous tenons cependant à retenir, comme moment historique, l'exécution de l'oeuvre de Pierre Mercure "Lignes et Points", manifestation extrêmement importante dans la création musicale québécoise.

Le Supplément du Quartier Latin n'est que le Supplément du Quartier Latin. Nous y consacrons toutes nos énergies mais il n'a pas encore la por-

tée hors-campus que nous lui espérons. Malgré le nombre limité de ses lecteurs (que nous évaluons cependant à quelques 4,000 sur le campus depuis l'enquête) les imprésarios de Montréal nous ont témoigné une confiance digne de respect. Monsieur René Laporte de l'OSM, par l'intérêt manifesté à l'égard de notre journal, nous a permis d'assister à tous les concerts de l'Orchestre Symphonique. Il en est de même

pour Canadian Concerts and Artists. Les Productions Samuel Gesser, le Ballet National du Canada et les Grands Ballets Canadiens.

L'enquête sur le Supplément, que Sylvie Roche menait à l'endroit de plusieurs étudiants, s'est généralement montrée satisfaite du travail accompli dans cette rubrique et certaines remarques plus sévères nous profiteront sûrement.

Daniel SAINT-AUBIN

A Vincent d'Indy: le quatuor Zagreb

Programme :

Quatuor Opus 18 no 2 en Sol majeur, Beethoven.
Quatuor Lyrique : Josip Slavenski.
Quatuor en Fa majeur Opus 96, A. Dvorak.

En rappels :

"Finale" du quatuor en Sol Opus 74 no 3, J. Haydn.
"Menuetto" du quatuor K. 421, W.A. Mozart.

Formé parmi les meilleurs instrumentistes du célèbre ensemble "Les Solistes de Zagreb", dirigé par Antonio Janigro, le quatuor à cordes de Zagreb en est à sa première tournée au Canada. Cela, nous dit-on, en échange

international avec le talentueux pianiste Marek Jablonski, actuellement au Concours Chopin se tenant en Pologne.

Présenter des oeuvres aussi différentes que celles de Beethoven, Slavenski et Dvorak sous-entendait déjà l'étendue des possibilités dont l'ensemble pouvait et allait effectivement faire preuve. Mais englober dans un "tout" la qualité d'exécutions aussi parfaites est pour le moins péjoratif; car chacun des musiciens possède, à part égale, une très grande virtuosité de son instrument. En effet, plus que dans n'importe quelle autre formation instrumentale, le souci du détail prend ici une importance capitale. Sinon, le risque de voir s'effondrer toute la structure sonore érigée par le

compositeur est inévitable. Cette qualité et beaucoup d'autres, les membres du Quatuor de Zagreb les possèdent complètement. Ils savent redonner dans les limites de la partition, beaucoup de vie et de couleur à un répertoire qui est, avouons-le, un peu aride. Toutefois, malgré l'apparence indépendante de ces voix, le Quatuor n'en demeure pas moins un tout d'une unité surprenante (dans les attaques, à l'unisson ou à la fin des morceaux).

Le Quatuor Opus 18 de Beethoven, même s'il n'est pas entièrement dégagé des influences de Haydn, laisse néanmoins paraître les traits du génie qui caractérise les dernières oeuvres de la série: Opus 131 à 135. On ne peut rester insensible à la beauté mélo-

dique de l'"adagio" ou de l'"andante" (ce dernier oublié dans le programme) qui compose le deuxième mouvement. A côté des oeuvres magistrales d'Ernest Bloch, de Schoenberg ou mieux encore de Bartok qui ensemble ont mis dans l'ombre beaucoup de musiciens de leur génération, la compétition était perdue d'avance. Pourquoi ne pas avoir puisé directement chez ceux-ci l'oeuvre représentative de l'époque actuelle? Car Josip Slavenski dont nous avons entendu le Quatuor Lyrique ne fait pas le QUATUOR LYRIQUE ne fait pas exception à cette règle, et le mieux que l'on puisse dire de lui est qu'il nous rappelle précisément Bartok: dissonances, chromatisme prononcé, thèmes tirés de chants folkloriques etc... Tout

de même, l'idée de faire connaître au public un répertoire aussi marginal soit-il (on ne peut le négliger), reste toujours valable. Antonin Dvorak popularisé par sa 5^e symphonie, occupait à lui seul la deuxième partie du concert. Son Quatuor en Fa majeur n'apporte rien de nouveau au genre, si ce n'est l'audace des mélodies. Cependant le chatolement nuancé au possible et la freuveur qu'il a suscité chez les exécutants et l'auditoire, en ont fait l'apothéose de la soirée.

En rappels: un Haydn sublime (le final du Quatuor Opus 74), un Mozart, sans grande importance.

André CASSAGNE

Un concert gaulois

Grande Salle de Place des Arts, mercredi, le 31 mars, 1965, Orchestre Symphonique de Montréal. Programme : NUAGES et FÊTES (Debussy), SYMPHONIE No. 4 (Roussel), GLORIA (Poulenc). Soliste : Pierrette Alarie, soprano; chef d'orchestre : Charles Munch. Avec les chœurs de l'OSM et Des JMC.

Charles Munch dirigeait, au dernier concert d'abonnement de l'Orchestre Symphonique de Montréal, un programme entièrement consacré à la musique française. Mais les oeuvres des trois compositeurs appartiennent à des "écoles" tellement différentes, que l'expression "musique

gauloise" semble mieux couronner l'audition de cette soirée.

Les deux nocturnes de Claude Debussy, *Nuages* et *Fêtes* seront toujours, avec "Pelléas" bien entendu, l'oeuvre-manifeste de l'impressionisme français. Charles Munch est aussi près de Debussy que Gustav Mahler pouvait l'être de Wagner: cette familiarité devient rapidement une intimité, et mieux est, une intimité communicable. La même "communion" nous avait semblé plus réticente sous la baguette de Georges Prêtre qui dirigeait la même oeuvre il y a deux ans. Mais il est regrettable que Munch (ou simplement l'OSM) n'ait pas

présenté le troisième volet de ces nocturnes, "*Sirènes*"; le chœur réuni pour le "Gloria", et peut-être augmenté de quelques effectifs, aurait pu apporter une honorable participation.

L'oeuvre de Roussel est malaisément définissable: on y sent bien quelques influences, un certain ressort créateur, mais aussi une désagréable impression de décousu. Comme la Symphonie No 3, la quatrième possède du nerf, un souffle qui s'élève parfois jusqu'au cosmique; mais nous restons sur notre faim. Munch a évidemment tenté de mettre en valeur ses meilleures qualités, et c'est ici le chef, plus que l'oeuvre interprétée qui nous

fascinait. La finale du premier mouvement surtout a suffisamment montré la haute valeur rythmique de Munch. Ce sont là des mots bien conformes à la chose "sentie".

La troisième oeuvre inscrite au programme de la soirée, le "Gloria" de Francis Poulenc, devait, à elle seule porter la responsabilité du succès de la soirée. Deux facteurs très importants devaient en assurer la brillante réussite: c'est Munch lui-même qui avait dirigé le Gloria à sa création, et, en second lieu, c'est Pierrette Alarie qui chantait le rôle du soprano soliste. L'oeuvre ne nous étant malheureusement pas familière, il nous est diffi-

cile d'en apprécier la valeur d'interprétation: toutefois, notre premier contact fut des plus heureux.

Madame Pierrette Alarie a particulièrement été émue dans la deuxième moitié de l'oeuvre. Cependant, et nous revenons encore sur ce point, il nous est difficile d'apprécier tout son art dans une salle aussi grande que la Place des Arts. Nous perdons beaucoup de son raffinement, de sa présence sur un plateau déjà occupé par un grand orchestre et un chœur. L'artiste est toujours la même, c'est nous qui y perdons un peu. Mais nous gagnons bien plus.

Daniel SAINT-AUBIN

le cinéma

En couleur et en chanté

LES PARAPLUIES DE CHERBOURG est, de l'avis de Jacques Demy lui-même, un film en couleur et en chanté. On pourrait ajouter que le film est un opéra moderne bâti en quatre parties qui peuvent fort bien être des actes. Les personnages se donnent la réplique, comme tout le monde le sait, en chantant. Demy a réalisé là un film joli mais qui ne touche pas; l'intrigue étant une romance qui se termine en "happy end"; un film enfin qui n'apporte rien de nouveau du côté scénario. Le réalisateur a travaillé avec soin la forme mais en négligeant bêtement le fond. "Que l'auteur soit plus fort que la police", Demy le sait. LOLA, LA BAIE DES ANGES et son dernier né en sont la preuve. Les personnages des trois films échappent toujours à leur angoisse par un

amour rédempteur. Néanmoins LES PARAPLUIES DE CHERBOURG sont la preuve d'une tentative qui a assez bien réussi.

Si on ne croit plus ou moins à l'intrigue qui se déroule sous nos yeux, on est quand même ébloui par le soin que Demy a apporté à la couleur, aux costumes et à la mise en scène. Les couleurs sont extraordinairement belles: elles prennent toutes les teintes des rouges et des roses; les bleus et les gris sont fantastiques. Je crois que Demy a trouvé les tons qu'ils fallait donner à son film. Ainsi la boutique de parapluies de Mme Emery (la mère de Geneviève, la fiancée de Guy) et celle du bijoutier sont d'un style 1900. Ce style s'apparente avec justesse au sujet du film. Une romance d'amour se prête toujours bien à la belle époque où

nos grands-pères baisaient avec pudicité la main de leur fiancée. De cette façon, Demy condamne à l'échec un amour fleur bleue et qui est par surcroît d'une époque révolue. Aujourd'hui les "je t'aime" et le romantisme des sentiments ne collent plus avec la réalité de notre monde.

Geneviève est une très jolie fille qui est la première à pleurer du départ de Guy et qui est la première aussi à l'oublier. Elle succombe vite aux instances de sa mère qui lui conseille d'épouser un homme riche. Geneviève agira selon le bon vouloir de sa mère, Mme Emery, une femme de goût et qui les a transmis à sa fille.

La mise en scène n'a rien de particulier si ce n'est sa concordance avec la très belle musique de Michel Legrand qu'il ne faudrait quand même pas oublier.

Ce dernier est aussi un artisan de la réussite du film. La musique est coulante, un peu mièvre pour reprendre l'expression de la critique, comme le sont le scénario et des dialogues. Elle est d'un rythme tempéré lorsque Geneviève dialogue avec sa mère (une bonne femme pauvre mais qui sait se placer les pieds); au contraire elle est gaie mais empreinte d'amertume lorsque les deux amoureux sont ensemble. Demy n'a pas ménagé l'humour, un humour d'ailleurs remarquable. Je pense ici à la parole d'un personnage qui dit à Geneviève qu'elle lui rappelle la Vierge qu'il a vue à Anvers. A ce moment-là, Geneviève a perdu depuis un bon bout de temps sa virginité en attendant un enfant de Guy. Lola revient à la mémoire de Demy dans LES PARAPLUIES DE CHERBOURG. Il fait

dire à un de ses personnages qu'il fut autrefois amoureux d'une fille qui s'appelait Lola. Pendant ce temps, la caméra se promène aux endroits où justement LOLA fut tourné.

Qui sait? Peut-être que LES PARAPLUIES DE CHERBOURG feront école? Peut-être que nous auront un autre magnifique WEST SIDE STORY dans une autre forme de comédie musicale? Sait-on jamais! Mais de grâce que les réalisateurs soignent un peu plus leur scénario. Fond et forme vont de pair dans une oeuvre d'art. La forme aussi belle qu'elle soit doit exprimer quelque chose, une idée, un sentiment et non pas pasticher un sentiment qui se rapproche plus de la sensiblerie que de la sensibilité.

Michel BEAUDRY

L'AGEUM et le cinéma canadien

Le septième art ne saurait être artisanal. Il ne saurait être qu'artisanal, au risque de demeurer embryonnaire. Les moyens à mettre en oeuvre dans la réalisation cinématographique sont trop importants pour être à la portée de l'artisan ou de l'artiste isolé. Le film est une oeuvre de collaboration qui exige, en plus d'une nombreuse équipe de production, tout un équipement technique dont la dimension économique ne respecte ni le talent ni la bonne volonté du cinéaste. Bref, faire un film, ça coûte des sous, beaucoup de gros sous.

C'est ce qu'a compris Pierre Patry quand il a quitté l'ONF pour mettre sur pied une coopérative de production, c'est-à-dire de financement et d'organisation technique, pour la mettre à la disposition des ci-

néastes d'ici. Le cinéma canadien n'étant pas encore rentable au point d'attirer les capitaux susceptibles de la financer — on ne prête qu'aux riches — il lui faut alors vivre de ses propres moyens, de ses maigres moyens. Dans ces conditions, assembler des capitaux pour les investir dans une industrie cinématographique naissante, c'est de l'aventure. C'est l'aventure de Coopératio Inc. Coopératio a déjà assuré la production de "Trouble-Fête", de "Caïn" et de "Poussière sur la ville" dont le tournage vient de se terminer. C'est un début fort prometteur, mais il ne faut pas en rester là. Et Coopératio n'a certainement pas des fonds illimités.

Alors quoi? Que faisons-nous pour participer au lancement de notre cinéma national? N'attendons pas que les

marchands de soupe le fassent à notre place: ils ne sont pas aventuriers pour deux sous, surtout quand il est question de sous. L'aventure, c'est notre lot. Pourquoi l'AGEUM n'investirait-elle pas dans Coopératio plutôt que dans des films-

maison comme nous en avons connus?

Qu'on ne croit pas que ce serait la mort d'une forme artistique à la portée des étudiants; il serait certainement possible de penser une forme d'encadrement des étudiants

au sein des équipes professionnelles de Coopératio. Cette formule fournirait ainsi aux étudiants une occasion de formation cinématographique sérieuse, et l'AGEUM aura contribué à l'établissement d'un cinéma authentiquement nôtre. C. D.

La direction 1964-65 du supplément artistique



JULES ARBEC
directeur



ROCH POISSON
rédacteur en chef



SYLVIE ROCHE
secrétaire de la réd.



les portes

Pièce canadienne de Robert Gurik
Musique et Chansons, Robert Charlebois
Mise en scène, Bernard Lapierre

Avec Marthe Mercure, Jean Perraud,
Monique Aubry, Edouard Woolley,
Irène Poujol, Gabriel Vigneault, Pas-
cal Desgranges, et Bernard Lapierre.
Tous les soirs 9h. — Samedi 8h. et
10h.30
Relâche le lundi.

LE THEATRE DE LA PLACE VILLE-MARIE

RÉSERVATIONS: 861-6665



revue des spectacles



musique

● A la Place des Arts, 8 avril, "La Passion selon saint Mathieu", chantée en allemand, partition intégrale.

... entre deux spectacles de Guilda, une oeuvre éternelle, émouvante, sous la direction de George Little...

● A la Place des Arts (?), LE DERNIER MUSIC-HALL CANADIEN, mettant en vedette les charmes abondants de l'inimitable Guilda.

... on nous affirme que c'est là le dernier spectacle du genre toléré à la Place des Arts. Tiendra-t-on ses promesses?

● Ce soir et les 13-14 avril prochain, concerts réguliers de l'OSM. A venir, à la Place : des manifestations très importantes : La deuxième Symphonie de Mahler (27-28 avril); le récital Léontyne Price (à venir) et le concert (Série de Gala) : "Des joyaux de l'opéra".

... un critère d'appréciation qui pourrait vous guider : "Les Beaux Dimanches" valent trois fois "Klondyke"...

● Au Stella, "Les oeufs de l'autruche", d'André... Pous-sin.

... Roussin, c'est bon, c'est drôle, c'est tout à fait dans le "ton Stella". Sans surprise...

● Au TNM, un Molière : "L'Ecole des Femmes".

... retour aux balbutiements moliéresques d'il y a quinze ans. Grand papa va bien aimer ça...

● A la Boulangerie, "Amédée", de Ionesco.

... un des derniers spectacles donnés par les Apprentis Sorciers dans leur sympathique local de la rue de Lanaudière. Ils sont forcés de déménager...

● Au Théâtre de La Place Ville-Marie, "Les Portes", de Robert Gurik.

... le Théâtre de la Place semble se spécialiser dans les créations canadiennes anodines sans retentissement (à l'exception du "Quadrillé").

● A L'Egrégore, "Comédie" et "Le Tableau".

... des deux doyens de l'avant-garde : Ionesco et Beckett...

cinéma

● Au Bijou, un film de Pierre Patry, produit par Coopératio : "Caïn".

... d'après un roman inédit de Réal Giguère, métamorphosé pour les besoins de la cause...

● Au Cinéma Festival, "La Femme des dunes", pour une 3...ème semaine.

... le distributeur refuse-t-il de livrer le prochain film ? Y a-t-il des difficultés techniques (re : la censure) insurmontables ? Toujours est-il que nous espérons être invité au premier anniversaire de la mise en affiche de "La Femme des dunes" ?...

● Au Cinéma d'art Elysée, deux Godard : "Une Femme mariée", à la Salle Alain Resnais et "Bande à part" à la Salle Eisenstein.

... On dit qu'"Une Femme mariée" n'est pas sous-titré en anglais. C'est intolérable ! Nous refusons violemment de déroger à nos vieilles habitudes... Par ailleurs, il faut voir "Une Femme mariée"...

● A l'Empire, "Summer-skin" et "L'amour à vingt ans".

... on a abusivement comparé Torre Nillson à Bergman. Ça n'était qu'un procédé publicitaire pour attirer les gens. Quant à "L'amour à vingt ans" -- exception faite pour le sketch de Andrej Wajda -- c'est un divertissement qu'il faut bien vite oublier...

● Au Monkland et au Savoy : "Dr Strange Love" (Docteur Folamour) et "The pumpkin Eater".

... deux excellents films réunis en un plat économique...

● "Goldfinger" au Parisien; "Marriage Italian Style" et "All these women" aux deux cinés de la Place Ville-Marie, ainsi que "Ride the wild surf" au Rialto.

... Films usés pour noctambules fatigués...

Daniel SAINT-AUBIN
Roch POISSON

Editorial

Nous avons tenté de secouer l'apathie

Nous vivons dans une époque bouleversée par la technique et chaque jour nous apporte des découvertes nouvelles qui viennent transformer notre échelle des valeurs. Cette élaboration d'un monde nouveau n'est pas sans modifier notre façon de vivre et de concevoir, dans ce contexte moderne, une certaine angoisse devant cette puissance de la technique; et ce, en considérant la maîtrise que l'homme a acquise sur la matière et des conséquences qui peuvent en découler. D'autre part, notre rythme de vie se trouve considérablement accru par l'accélération des moyens de transport et de communication. Dans une telle perspective, notre rythme de vie se trouve quintuplé, en somme, nous devenons des assoiffés de la vitesse sous prétexte de sauver du temps, mais, ce temps, le prenons-nous pour vivre vraiment ou si nous ne faisons qu'exister comme des robots dans un univers de béton. C'est peut-être pousser ici l'image un peu trop loin, surtout au moment où l'homme est appelé à vivre au diapason de la planète.

Mais, s'il y en a qui sont restés conscients de cette terre des hommes, de cette humanité qui garde encore une beauté et un charme, il y en a d'autres qui croulent sous le poids du matérialisme et de l'indifférence en se contentant de se replier sous leur petit monde. On admirera volontiers les progrès de la science car notre vie en dépend plus ou moins, mais nous resterons plus ou moins apathique devant toute manifestation artistique. Et, pourtant, l'un et l'autre relèvent de la création de l'esprit humain. Aussi est-il nécessaire de considérer l'art autant que la technique comme des phénomènes sociaux qui doivent s'intégrer complètement dans notre cadre de vie.

Si l'on regarde notre contexte actuel, l'on s'aperçoit tout de suite de l'influence gran-

dissante de la technique comme nous l'avons déjà souligné, et de cette sorte d'apathie qui en dérive.

C'est dans un tel milieu matérialisé par le modernisme que l'art doit prendre de plus en plus d'importance pour redonner à l'homme un véritable sens des valeurs qui le mèneront à un plus grand humanisme, car toute forme d'art correspond à un dialogue qui doit s'établir entre l'artiste et son public, par l'intermédiaire de sa création.

Il est donc indéniable que tous les efforts soient tentés pour favoriser dans tous les milieux une présence authentique de l'Art. Afin que ces moyens d'expression soient à la portée de tous et parce que là-dessus il ne s'agit pas seulement de créer des musées, de bâtir des salles de concert; il faut aussi que ce but soit favorisé par des moyens éducatifs adéquats et par des modes d'information qui puissent susciter l'intérêt.

C'est dans cet esprit que "Le Quartier Latin" inaugurerait au début de l'année académique une section de supplément artistique et littéraire pour informer les étudiants de l'actualité artistique, tant celle de l'extérieur que celle du campus. Par différents exposés, nous avons tenté de secouer l'apathie ou l'indifférence de certains étudiants et de seconder les entreprises de nos confrères étudiants.

Nous espérons que notre formule a su répondre adéquatement au but que s'était fixé l'équipe, c'est-à-dire de susciter chez un plus grand nombre de nos confrères un intérêt véritable pour tout ce qui regarde la vie des arts.

En tant que directeur, la présente année, je remercie toute l'équipe qui a rendu la réalisation du supplément possible et j'espère que l'élan pris cette année se poursuivra l'an prochain.

Jules ARBEC,
directeur.

théâtre

● A la Comédie Canadienne, pour quelques jours seulement, "Les Beaux dimanches", de Marcel Dubé.